



JEAN-FRANÇOIS CHASSAY
SOUS PRESSION

Roman



Boréal

Extrait de la publication

Les Éditions du Boréal
4447, rue Saint-Denis
Montréal (Québec) H2J 2L2
www.editionsboreal.qc.ca

SOUS PRESSION

DU MÊME AUTEUR

- Promenades littéraires dans Montréal* (avec Monique LaRue), Québec/Amérique, 1989.
- Obsèques*, roman, Leméac, 1991.
- Le Jeu des coïncidences dans La Vie mode d'emploi de Georges Perec*, Montréal/Paris, HMH/Castor astral, 1992.
- Littérature et Société. Anthologie* (avec Jacques Pelletier et Lucie Robert), VLB éditeur, 1994.
- L'Album du Théâtre Ubu* (sous la direction de Jean-François Chassay), Montréal/Carnières (Belgique), Cahiers de Théâtre Jeu/Lansmann, 1994.
- L'Ambiguïté américaine. Le roman québécois face aux États-Unis, XYZ*, 1995.
- Les Ponts. Histoire d'une famille*, roman, Leméac, 1995.
- Robert Coover. L'écriture contre les mythes*, Paris, Belin (coll. « Voix américaines »), 1996.
- Fils, lignes, réseaux. Essai sur la littérature américaine*, Liber, 1999.
- Edgar Allan Poe. Une pensée de la fin* (en collaboration), Liber, 2001.
- L'Angle mort*, roman, Boréal, 2002.
- Les Lieux de l'imaginaire* (avec Bertrand Gervais), Liber, 2002.
- La Science des écrivains. Bibliographie* (sous la direction de Jean-François Chassay), La science se livre, 2003.
- Imaginer la science. Le savant et le laboratoire dans la fiction contemporaine*, Liber, 2003.
- Anthologie de l'essai au Québec depuis la Révolution tranquille* (sous la direction de Jean-François Chassay), Boréal, 2003.
- Le Scientifique, entre histoire et fiction* (sous la direction de Jean-François Chassay), La science se livre, 2005.
- Les Taches solaires*, roman, Boréal, 2006.
- Laisse. Une fantaisie pleine de chiens, de bruits et de fureurs*, roman, Boréal, 2007.
- Dérives de la fin. Sciences, corps et villes*, Le Quartanier, 2008.
- Si la science m'était contée*, Seuil, coll. « Science ouverte », 2009.

Jean-François Chassay

SOUS PRESSION

Tragédie potentielle annoncée en neuf tableaux,
un prélude et une fin de journée

roman

Boréal

Les Éditions du Boréal reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIE) pour ses activités d'édition et remercient le Conseil des Arts du Canada pour son soutien financier.

Les Éditions du Boréal sont inscrites au Programme d'aide aux entreprises du livre et de l'édition spécialisée de la SODEC et bénéficient du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres du gouvernement du Québec.

© Les Éditions du Boréal 2010
Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2010
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Diffusion au Canada : Dimedia
Diffusion et distribution en Europe : Volumen

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives Canada

Chassay, Jean-François, 1959-

Sous pression : tragédie potentielle annoncée en neuf tableaux,
un prélude et une fin de journée

ISBN 978-2-7646-3001-3

I. Titre.

PS8555.H434S68	2010	C843 ⁷ .54	C2009-942580-7
PS9555.H434S68	2010		

Pour tous ceux qui tombent

*tant
est demandé à celui
que l'espoir par montées et descentes
charrie, sur le chemin bossu du cœur —
tant*

PAUL CELAN, *La Rose de personne*

*Go, go, go, said the bird : human kind
Cannot bear very much reality*

T. S. ELIOT, *Four Quartets*

*J'écris très certainement ceci poussé par le
désespoir que me causent mon corps et
l'avenir de ce corps.*

FRANZ KAFKA, *Journal*

Point de départ de la fin

Il se trouvait ce matin-là, très tôt, au seuil d'une dangereuse frontière. La franchissant, on tombe pour de bon, comme dans un précipice, sans possibilité de s'accrocher à une branche solide le long de la falaise, sans espoir de voir apparaître au fond de l'abîme un filet inespéré tenu par des pompiers et autres bonnes âmes. Pas envie d'une finale hollywoodienne, pas envie non plus de se comparer à ces personnages de dessins animés qui, après le choc reçu et la rigolade générale, se contentent de recommencer, de nouveau, encore et encore, puis vogue la galère. *Life is a bitch and then you die?* Oui, mais sans envie d'en rire comme autrefois, peu de temps auparavant, avant-hier peut-être, avec des collègues, des connaissances, autour d'une bière, riant, regardant les yeux pleins de désir celle qui le regardait de manière similaire de l'autre côté de la table. Elle partait, il ne se passait rien, mais le feu existait, des braises le confirmaient, son corps prouvait son existence. Il pouvait imaginer qu'un jour, bientôt, demain, la semaine prochaine, ce feu le conduirait à la consommation du

désir. L'important consistait à se convaincre qu'à l'impossible nul n'est tenu.

Il n'y parvenait plus.

Un jour, la mécanique ne fonctionne plus. Cette découverte ne correspond ni à un moment épiphanique ni à une sorte de tremblement de terre, pas plus qu'à une bombe qui tombe du ciel et soulève avec fracas le décor dans lequel on baigne, encore moins à une apocalypse (au sens d'une révélation). On devine plutôt que la fracture a eu lieu et que rien ne se répare. Pendant longtemps, des années, une vérité commence à s'incarner, occupe peu à peu une place, prend forme. Une vérité pour soi, dont le sens n'existe que pour soi, se solidifie et devient évidence : plus rien ne sera dorénavant possible.

Rien de symbolique, de magique dans le chiffre de quarante-sept ans, il ne s'agit même pas d'un âge vénérable, et en principe on peut encore *espérer*, mais plus lui, plus maintenant. La carrosserie paraissait encore valable, mais le moteur étouffait. L'espoir, mort. Plus personne ne le regardait, ne le remarquait, et son travail, le cœur de sa vie, provoquait chez lui des haussements d'épaules. Quand il voulait sentir une brûlure, il prenait un couteau aiguisé et se marquait le ventre. La sexualité, maintenant, se limitait pour lui à ce titre : « mouvement d'humeur avec lame ». La dernière phrase érotique échangée avec une femme remontait à près de dix-huit mois. Il n'avait plus rien à prouver sur le plan professionnel. Son fils avait vingt ans (ah, cet âge magique où les problèmes devraient se résoudre, la vie se transfor-

mer, etc.), et il ne le voyait que de loin en loin, sans rien reconnaître en lui qui évoque un lien sensible. Chaque fois qu'il mentionnait la physique subatomique et le centre où se déroulaient ses recherches, à Montréal, cette chose qui lui servait de progéniture émettait un bruit avec sa bouche, chaque fois le même, qui signifiait son désintéret. Fin des discussions intellectuelles. Son fils devenu mécanicien, pour un père qui détestait les voitures. Un signe du destin. À quatorze ans, il ne rêvait que de prendre un volant, à seize ans possédait son permis de conduire quand ses amis commençaient à y songer. Alors il lui laissait les clés de sa propre voiture quand il ne l'utilisait pas, c'est-à-dire à peu près tout le temps. Au moins, lors de ces moments, son fils l'aimait, répétait sur un ton pour une fois enthousiaste et sincère : « J't'adore. » Mais son regard ne se portait que sur les clés.

Quant à la mère de son fils, leur séparation remontait à dix-huit ans, et c'était déjà, à l'époque, quelques années trop tard. Sa lenteur lui pesait, aujourd'hui. Sa vie privée relevait de la catastrophe catastrophique, et il insistait sur le pléonasme. Chaque jour, le pléonasme s'étirait : catastrophiquement catastrophé comme catastrophe, cascades de catastrophes catastrophiquement pléonastiques, etc.

Il ne pensait pas la mécanique réparable, même si ces moments où il croyait sa vie à jamais détruite, les mots embastillés ne parvenant plus à franchir ses lèvres, ne dataient pas d'hier. Chez lui, espoir et désespoir suivaient les mouvements propres aux montagnes russes,

au fil des semaines, des mois, des années. Mais aujourd'hui, depuis hier, avant-hier, quelques jours, le moteur ne repartait plus. Pas une nouvelle crise : LA crise.

À partir du moment où un individu habite un pays où les choix, nombreux, permettent une certaine liberté, qu'il possède un revenu relativement décent et même parfaitement décent, n'a pas une maladie ou un handicap contraignant, et jouit d'une certaine reconnaissance dans son milieu de travail, il devrait se dire : je n'ai pas à me plaindre. Mais voilà : se plaindre reste un des rares droits fondamentaux quand on discute avec soi-même. Parfois, les discussions vives, pénibles, imposent presque l'autodestruction. De quel droit se plaint-on, se dit-on à soi-même ? Du droit, rare, d'échapper au pouvoir, d'échapper au plus fort, d'échapper à ce qui écrase, ce couvercle gris qui obscurcit la réalité. Ces horreurs, partout, qui nous étouffent. Le plaisir disparaît dans un flou impénétrable quand on se tourne vers la réalité, ne reste que la frustration de voir les autres profiter de la vie en pleine lumière. Pour soi l'affaire est classée. Des ombres passent, et on se prend à se voir comme une pierre tombale. Puis ces ombres deviennent brouillard, un brouillard qui a l'épaisseur de l'espace et du temps. Comment expliquer à quelqu'un qu'à chaque seconde qui s'écroule sur nous, seconde d'une pesanteur paraissant à chaque intervalle d'espace-temps plus grande, on se sent absolument *seul* ? Surtout si la personne à qui on l'affirme nous écoute et s'empresse de répondre : « Mais tu n'es pas seul, tu n'es pas seul, je suis là. » Il ne prenait pas ce risque : il ne racontait jamais ce

genre d'insanité. Il se contentait de les vivre. De plus en plus. Le poids du monde, comme une gangue de pierre.

Ces pensées le torturaient particulièrement pendant qu'il se brossait les dents. Car plus son état morbide s'accroissait, plus il se brossait les dents. Depuis une semaine, son haleine dépassait en qualité, et de loin, celle de tous les Montréalais. Cela ne suffisait pas à lui remonter le moral. Il se torturait les gencives sans vraiment se rendre compte de ses gestes. Idem quand il se passait de la soie dentaire (toujours « extra-large à la menthe »), tirant sur le fil entre ses dents, son corps suivant le mouvement, donnant ainsi l'étonnante impression qu'il dansait, les deux mains accrochées à sa bouche, sur un air entraînant à mélodie arabisante modernisée, du genre *Ach Adani* de Rachid Taha. Et le sang coulait, il crachait le sang, ce sang insistant, signe d'une vie qui circulait encore. Vroom, vroom. L'autoroute à X voies, chacun va vite, dépasse, et lui qui n'a plus d'essence, les gens ne le voient qu'au moment de le dépasser, déjà trop tard pour s'arrêter et s'enquérir de ce qui ne va pas. Il trouvait les voitures laides, polluantes, puantes, bruyantes, et sans aucune qualité esthétique.

Résumons, pour ceux qui aiment des balises nettes : une enfance banale avec un père et une mère, commerçants plutôt prospères, entre une sœur (aînée, bibliothécaire depuis toujours) et un frère (cadet, con depuis toujours), une fascination, adolescent, pour les atomes conduisant à l'étude des sciences, la physique en particulier. Études (brillantes), rencontre (à moins de vingt et un ans) avec une femme, pas la première mais

pas très loin, avec qui il emménagea bientôt, trop tôt. Après quelques mois de plaisir, il s'aperçut peu à peu que, mine de rien, ils ne s'intéressaient plus vraiment l'un à l'autre, au sens où un homme, aussi bien qu'une femme, aime être *intéressant* pour la personne avec qui il vit et qui dit l'aimer. Elle le lui disait, comme on dirait : il faudrait passer l'aspirateur. Il lui semblait se souvenir que rapidement elle arrêta de le remarquer et que lui-même, à un moment, cessa de la voir. Quand ? Il ne saurait déterminer une date, ne serait-ce qu'approximative. Les temporalités se superposaient, il ne savait plus juger correctement. « Beaucoup d'eau a coulé sous les ponts » : il adorait se répéter des phrases toutes faites qui correspondaient aux situations.

Elle le touchait avec une affection certaine, mais neutre. Les propos sexuels ne faisaient pas partie de son vocabulaire, mais elle supportait les gags grivois qu'il proférait, lui souriant comme à un enfant légèrement attardé dont il faut accepter le retard en toute charité. Le jour où, en vacances en Jamaïque (le temps d'une courte frénésie du couple pour le reggae), avec la plage à moins de cent mètres de leur logement loué à prix fort, il s'enferma dans les toilettes pour se masturber parce qu'il ne se souvenait plus de ce qu'il ressentait quand on touchait à sa queue, il décida qu'il était temps de se séparer, malgré les souvenirs (déjà) multiples qui les liaient. Après tout, vingt-cinq ans était un âge encore trop ludique pour devenir gâteux.

À ce moment, elle lui annonça sa grossesse. Ce ne fut pas sans conséquence. Un accident ? Pas vraiment.

L'événement se produisit dans une sorte de vacuum discursif : jamais n'avaient-ils dit qu'ils voulaient, ou non, des enfants. Ils se parlaient peu, même s'ils échangeaient des pensées sur à peu près tout, ce qui ne signifie rien. Comment diantre le bébé fut-il conçu ? Sans doute lors d'une de ces rencontres épidermiques qui tient un peu du hasard, mais un hasard *prévisible* : on ne sait trop comment l'un colle à l'autre, mais la proximité de deux individus dans le même lit augmente la possibilité que se produisent de pareilles situations. Parfois, il osait la déranger, malgré ses craintes de l'entendre soupirer (oh, si bas), et elle, parfois magnanime, acceptait de se laisser faire, semblant même, plus souvent qu'on ne pourrait l'imaginer, y trouver un certain plaisir. Un homme, une femme : deux problèmes.

Ce fut un fils, et ce fils, dont le nom a peu d'importance, scella les relations du couple pour plus de deux ans encore. Une sorte de renouveau. Rapidement, pourtant, le moral craqua de toute part, l'agressivité attaqua à coups de masse le vernis de leur solidarité. Fin de parcours assez classique.

Il se retrouvait à vingt-huit ans, bientôt trente, trente-cinq, quarante ans, seul, avec un fils à élever à mi-temps, fils autour duquel les parents promirent de ne pas se déchirer, car il faut d'abord penser à l'enfant. La crise sur les droits de garde et le fric commença environ vingt-trois minutes après cette déclaration solennelle de neutralité et ne cessa jamais, même si elle se calma avec le temps et l'épuisement des troupes. Mais il venait, tout jeune, de soutenir sa thèse avec distinction, puis avait

obtenu une bourse postdoctorale importante pour travailler à Stanford, ce que l'existence de son fils compliqua, et les tensions redoublèrent. On s'arrangea, comme on dit. Dès le début de ses études, les travaux de Murray Gell-Mann sur les quarks l'avaient fasciné, et il voulait travailler sur l'anormalité, toute relative, de cette particule en regard des autres particules élémentaires (en particulier par rapport aux hadrons). Sa déception avait été grande lorsqu'il avait découvert le conservatisme politique de Gell-Mann, défenseur de la guerre au Vietnam. Mais, comme il l'affirmait toujours : on ne peut rien contre la connerie politique.

Obtenir un poste ne lui semblait pas poser de problème à court terme (les étudiants en physique se font rares, les étudiants brillants comme lui davantage). Il possédait un peu de charisme, on ne pouvait le dire laid, et, si rien ne garantissait un avenir radieux, l'espoir d'en rencontrer un à l'horizon ne paraissait pas d'une naïveté affolante.

Au cours des dix-huit années qui suivirent sa séparation, pourtant, et malgré quelques (rares) liaisons, la plus longue ayant duré dix-sept mois, il habita toujours seul. Dix-huit ans. L'idée du célibataire multipliant les aventures sexuelles chaque semaine est un fantasme d'homme vivant en couple. N'empêche : être à ce point à l'autre extrémité du spectre était plus que suspect. Le désastre de sa vie personnelle se voyait compensé par sa réussite professionnelle. Des subventions de plus en plus importantes, un laboratoire bien fourni, des étudiants nombreux et s'intéressant à ses travaux, une cer-

taine reconnaissance internationale, que plusieurs de ses confrères lui enviaient.

Depuis une bonne année cependant, il sentait bien qu'il atteignait une sorte de sommet et que, maintenant, il ne vivrait plus, professionnellement, que dans l'accumulation et la répétition. Des journées, des gestes, des propos. Accumulation des doctorants et des post-doctorants, des finissants à la maîtrise, des subventions. Plus rien de neuf. Il pouvait accumuler (un peu) les honneurs, étendre (un peu) son pouvoir institutionnel, mais sans rien pour le galvaniser. Il ne serait jamais Richard Feynman ou Niels Bohr. Il n'aurait jamais l'éloquence brillantissime de Robert Oppenheimer. Il n'était le Albert Einstein de rien du tout. Alors? Alors rien, le retour continuels au néant, un mur qu'il ne sentait plus le besoin de détruire. Politiquement, il y avait sans doute encore des possibilités, car les désillusions ne sont jamais que temporaires, et on peut toujours retrouver de l'énergie pour se battre. De nouvelles raisons de s'indigner devant l'injustice ne manquent jamais. Mais l'énergie nécessaire n'existait plus en lui.

On peut arrêter là ce portrait biographique-psychoréaliste de ce personnage, ce physicien encore jeune, déjà dépassé par sa propre vie. On peut par ailleurs s'interroger sur cette illusion, tellement forte en nous, qu'on peut tout connaître, que quelques rapides traits suffisent à dégager une, comment dire, ambiance. Saisir un être dans l'ensemble de ses dimensions par quelques données factuelles? Il rencontra... un bébé naquit... puis des études... puis un employeur... puis la solitude... le

manque... Comme si le plus difficile n'était pas de comprendre, au-delà de ces manifestations superficielles, pourquoi ce qui apparaît comme évident ne peut pas l'être autant qu'on le voudrait. Le monde auquel on doit chaque jour faire face est angoissant, malgré nos efforts pour laisser croire qu'on y circule avec complaisance. Ce physicien pourrait être n'importe qui. Quand la vie se broie en nous, il suffirait de se changer les idées comme on change une ampoule, croit-on. Aimables billevesées. Parfois, quand le sol se dérobe, rien ne peut convenir. Quand le corps dévale les pentes comme une pierre, insensible aux mouvements de terrain, quand l'insensibilité du corps tient en vérité d'une abominable sensibilité au monde qui se fraie un chemin en nous, jusqu'à pulvériser notre existence, quand on a peur de paraître plus pathétique que le désespoir même, rien, non, ne peut convenir. On ne laisse filtrer que le risible, l'écume de la désespérance. Un état d'écrasement qui possède un tel empire sur nous ne permet même pas de dire qu'on ne pourra pas s'en sortir. Une semaine, deux semaines, deux mois encore? Peut-être qu'ensuite l'insensibilité aux horreurs du monde, à la désillusion et à la solitude reviendra comme une armure. Lorsqu'ils reçoivent un message désespéré, les gens ne voient souvent que la parure comique qui permet d'éviter de se rendre ridicule, pathétique. Alors le physicien se brosse les dents comme un dingue et on rigole, parce que ça ne peut pas être si grave. Peut-être, en effet, ne l'est-ce pas.

Depuis des années qu'il se voyait dépérir, selon les critères qu'il se donnait lui-même, il envisageait les

modes de suicide les plus variés, du plus banal au plus extravagant, éliminant les méthodes stupides, consistant par exemple à se jeter devant un métro. Cette avenue idiote ne fonctionne presque jamais, on risque de se retrouver estropié sans être plus avancé, on traumatise un chauffeur et on met des gens en retard, ce qui reste une manière platement narcissique d'attirer l'attention. On pouvait toujours compter sur les pilules et l'alcool, ou alors les pilules et l'alcool s'ajoutant à la noyade (on dit qu'au bord de la mort, sous l'eau, les souvenirs les plus anciens remontent à la surface, mais qui peut l'attester?). La rivière des Prairies, ou la Tamise, ou la Seine. Le suicide peut permettre de voyager vers des étendues aquatiques lointaines. Par contre, l'idée du feu ne lui plaisait pas tellement. Le revolver semblait dangereux. Malgré les apparences, on pouvait facilement se manquer et provoquer surtout de gros dégâts. À moins d'engager un professionnel pour nous abattre, solution un peu paresseuse, mais dont il ne fallait pas exclure la dimension romanesque. L'idée de s'ouvrir les veines ne lui plaisait pas. Mourir dans un camp de concentration ou guillotiné ne manquait pas de charme, mais soulevait de véritables difficultés. Sans compter qu'on ne pouvait alors parler vraiment de suicide. Il restait aussi l'overdose, la piqûre fatale, le poison (de préférence rare — curare, curare —, tant qu'à entériner ce choix), l'accident de voiture volontaire (à cent quatre-vingts kilomètres dans un mur; avec ou sans ceinture de sécurité, juste pour voir la différence? Mais alors, comment la voir?). La pendaison restait une solution toujours

valable, mais trop souvent associée aux dépressifs. Or il ne se considérait pas comme dépressif, simplement comme un désespéré rationnel, au bout du rouleau. Mourir entre les crocs d'un animal sauvage? On tuerait l'animal, ce qui serait un comble, puisqu'il lui aurait rendu service. Le vol plané du haut d'un immeuble? Trop spectaculaire, inutilement narcissique là aussi, et puis on peut frapper au sol quelqu'un qui n'a rien demandé. La grenade. S'enfoncer dans un trou noir (encore faut-il se rendre jusqu'à l'étoile idoine). Se faire hara-kiri? Sa méconnaissance de la culture japonaise lui paraissait un obstacle. Se promener la nuit dans un quartier dangereux en montrant de manière ostentatoire sa richesse? Il risquait, à côté de la plaque comme il l'était toujours, de tomber sur des gens sensibles qui se contenteraient de lui casser la gueule sans le tuer. Trouver le moyen de faire un séjour à l'hôpital, où on attrape si facilement une tonne de maladies? Pourquoi pas. Il y avait également les morts lentes. Le désintérêt de son fils le tuait à petit feu. L'absence d'une vie érotique, sexuelle, sensuelle, le poussait vers l'anomie. Existait cette autre possibilité de mort à long terme : continuer. Se dire : je ne peux pas continuer, mais je vais continuer, alors continuons, quoi que cela donne, parce que continuer *va de soi*. Absurde, mais fréquent. La preuve : lui. Depuis toujours, il s'enfonçait dans l'idée de la mort, dans cette confusion qui consiste à disparaître, comme dans un marécage, des sables mouvants, et pourtant il se voyait là, encore, chaque matin dans son miroir, chaque jour ou presque dans son laboratoire.

Alors, il s'était proposé un plan, désespéré (ou désespérant, il refusait de trancher). Lui qui connaissait bien des gens, depuis le temps, avait décidé pour une fois de penser à lui. De ne s'intéresser qu'à lui. De se donner une dernière chance. En demandant, pour une fois, de l'aide. L'aide des autres.

Aujourd'hui, à la fin de la journée, il rendra sa décision sur lui-même. Son verdict. Dont acte. En attendant, il peut déjà affirmer que la journée sera longue, très longue. Le ciel perd un peu de sa dense noirceur, glisse vers le bleuté. Il est maintenant, à son cadran, près de 5 heures. Bientôt, il devra se lever.

Table des matières

CHAPITRE PREMIER • Point de départ de la fin	11
INTERMÈDE 1 • Métro	25
CHAPITRE 2 • Rendez-vous sportif : parler ne pas parler	31
INTERMÈDE 2 • Rivière	45
CHAPITRE 3 • Manger I : splendeurs montréalaises	51
INTERMÈDE 3 • Autoroute Métropolitaine	65
CHAPITRE 4 • Variation sur les mammifères : remède de cheval	71
INTERMÈDE 4 • La horde	85
CHAPITRE 5 • Manger II : amour, toujours	93

INTERMÈDE 5 • Urinoir	107
CHAPITRE 6 • L'insecte intérieur	113
INTERMÈDE 6 • Métamorphoses	127
CHAPITRE 7 • <i>Zoom back</i> , caméra	133
INTERMÈDE 7 • Un ange frappe à la porte	147
CHAPITRE 8 • La maladie, pas la mort	155
INTERMÈDE 8 • Souci de soi, souci des autres	169
CHAPITRE 9 • Manger III : manipuler avec soin, fragile	177
INTERMÈDE 9 • Allergique à soi-même	191
CHAPITRE 10 • Élégie pour une lame	199
INTERMÈDE 10 • (Se) souvenir(s)	213

Ce livre a été imprimé sur du papier 100 % postconsommation,
traité sans chlore, certifié ÉcoLogo
et fabriqué dans une usine fonctionnant au biogaz.



MISE EN PAGES ET TYPOGRAPHIE :
LES ÉDITIONS DU BORÉAL

ACHEVÉ D'IMPRIMER EN JANVIER 2010
SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE GAUVIN
À GATINEAU (QUÉBEC).

Jean-François Chassay

SOUS PRESSION

Un ami se présente à vous en déclarant qu'il a pris la décision de se suicider à minuit, le jour-même. Voilà votre ultime chance d'aller au bout. De l'amitié et des devoirs qu'elle vous impose. Au bout des raisons qui font que vous avez choisi de ne pas vous tuer et de continuer à vivre. Au bout de ce que la parole est capable d'exprimer.

À partir de cette prémisse extrême, Jean-François Chassay compose un roman à la fois ludique et désespéré.

« Et le voilà maintenant de nouveau seul.

« A-t-il appris quelque chose ?

« Que le temps passe aux yeux des humains parfois trop vite et parfois trop lentement. Il le savait déjà. Aussi bien qu'il a conscience que la pluie mouille. Et qu'on n'a pas à être croyant pour sentir l'Apocalypse. Il ne peut garantir cependant ce qui se déroule entre le tic et le tac d'une seconde. Si on peut se glisser entre les deux, s'y lover et attendre, éternellement au besoin. Une solitude qui irait jusqu'à la perte de conscience. Tic et tac. À minuit, le changement surviendra, nous serons après le tac. »